

**Mayrig d’Henri Verneuil : du récit autobiographique à l’adaptation
cinématographique**

Henri Verneuil’s Mayrig: From Autobiographical Narrative to Film Adaptation

Amir Gahmia*

Université de Souk-Ahras (Algérie)
amir.gahmia@univ-soukahras.dz

Date de réception: 12/03/2024

Date d’acceptation : 18/11/2024

date de publication : 19/11/2024

Résumé

Paru en 1985 aux éditions Robert Laffont, Mayrig est le seul et unique roman du cinéaste français d’origine arménienne Henri Verneuil. Récit autobiographique traduit dans plusieurs langues et porté à l’écran en deux parties à partir de 1991, Mayrig est l’essence d’une sublime histoire d’amour, de générosité et de partage au sein d’une famille arménienne qui a fui sa terre natale, au début des années 1920, pour échapper aux affres du génocide que l’armée turque devait perpétrer contre le peuple arménien dès 1915.

Mots-clés: autobiographie; Arménie; famille ; nostalgie; déracinement; cinéma

Abstract

Published in 1985 by Robert Laffont, Mayrig is the only novel by the French filmmaker of Armenian origin Henri Verneuil. An autobiographical tale translated into many languages and brought to the screen in two parts from 1991, Mayrig is the essence of a sublime story of love, generosity and sharing within an Armenian family that fled their homeland in the early 1920s, to escape the horrors of the genocide that the Turkish army was to carry out against the Armenian people in 1915.

Keywords: autobiography; Armenia; family; nostalgia; uprooting; cinema

* Auteur correspondant

Introduction

Arrivant au crépuscule de sa vie artistique à l'issue de plus de quarante ans derrière la caméra et cédant à l'impulsion de ses proches, Henri Verneuil prend la décision, au milieu des années 80, de se lancer sur les sentiers de l'écriture littéraire pour produire ce qui constituera un texte remarquablement émouvant sur sa vie d'exilé qu'il a pu réussir, contre vents et marées, grâce notamment à sa famille mais surtout à sa mère, sa première source d'inspiration qui constitue le noyau principal de son récit autobiographique. Cet article, qui se veut comme une double lecture du récit autobiographique et de son adaptation au cinéma, tourne autour de la problématique suivante : Comment Henri Verneuil a-t-il dépeint son enfance et sa jeunesse dans son autobiographie et son adaptation cinématographique ?

I. Le roman *Mayrig* et ses spécificités

Il s'agit d'une œuvre autobiographique poignante qui raconte l'histoire des Malakian, la famille arménienne de l'auteur, depuis leur fuite de l'Empire ottoman durant le génocide arménien jusqu'à leur installation en France. L'œuvre est profondément marquée par les souvenirs de l'auteur, notamment sa relation avec sa mère, symbole de résilience et de force face à l'adversité. Le titre "*Mayrig*" signifie "mère" en arménien, et c'est à travers le prisme de cette relation filiale que Verneuil explore les thèmes de l'exil, de l'identité et de la transmission. La mère biologique et la mère patrie se rejoignent dans l'imagerie de la maternité et de la protection, offrant à la famille de l'auteur un sentiment de sécurité et d'attachement à leurs origines. Malgré la distance géographique et les défis de l'exil, ces deux figures maternelles restent des points d'ancrage essentiels dans l'identité des personnages, les guidant sur le chemin de la reconstruction de soi.

L'intrigue se déroule sur deux époques principales : d'une part, le récit des souvenirs d'enfance de l'auteur en Arménie, puis son arrivée en France, et d'autre part, le présent où l'auteur, devenu adulte, se remémore ces événements avec une profonde nostalgie. Verneuil décrit avec une grande sensibilité les épreuves traversées par sa famille, les sacrifices consentis pour survivre et s'intégrer dans leur nouveau pays d'accueil. Les personnages sont empreints d'une humanité touchante, et l'on suit avec émotion leur parcours, marqué par les joies, les peines, mais aussi par l'amour et la solidarité familiales. Au-delà de son aspect autobiographique, "*Mayrig*" est également une œuvre universelle qui aborde des thématiques intemporelles telles que l'importance des racines, le poids de l'Histoire sur les destinées individuelles, et la quête d'identité dans un monde en perpétuelle mutation. L'adaptation cinématographique du roman, réalisée par Henri Verneuil lui-même en 1991, a rencontré un grand succès en France et a contribué à faire connaître davantage l'histoire de la communauté arménienne. Avec des acteurs tels que Claudia Cardinale et Omar Sharif, le film a su saisir toute l'émotion et la puissance du roman, tout en lui donnant une dimension visuelle captivante. "*Mayrig*" est bien plus qu'un simple récit autobiographique : c'est un témoignage vibrant sur l'histoire et l'identité arméniennes, porté par la figure maternelle emblématique de l'auteur. Par son écriture poétique et émouvante, Henri Verneuil nous offre un véritable voyage au cœur de la mémoire familiale et de l'histoire collective.

Des personnages au parfum de l'exil

Dans son récit où se mêlent savamment souvenirs et émotions intenses dictés par une nostalgie ravageuse, Henri Verneuil se rappelle de sa « *Mayrig* », un terme lourd de

sens, qui signifie tout simplement « maman » dans sa langue maternelle. Une mère qui, depuis le départ précipité d'une Arménie meurtrie, n'a eu de cesse de couvrir son petit Achod (1), fruit de ses entrailles et, sans doute, parfait témoin pour les générations futures de ce que l'autre mère, la mère-patrie, a subi comme atrocités au nom d'une politique protectorale aux ambitions expansionnistes à peine voilées et exécrablement exercées par un empire ottoman déjà agonisant.

Véritable pilier indétrônable d'une famille déracinée, arrachée sans vergogne à sa terre nourricière, Araxi Bouloukian, la mère du petit Achod, narrateur-témoin dans ce récit nostalgique, prend tout au long du roman les traits de l'élément fédérateur de la cellule familiale. Elle occupe une position prépondérante dans le récit, et représente l'image de cet être qui ne se décourage guère face à l'adversité. À travers ses actions et ses paroles, elle incarne l'amour inconditionnel de la mère, mais aussi la figure de la matriarche, guidant sa famille à travers les épreuves de l'exil et de l'intégration dans un nouveau pays. Son caractère affirmé et sa capacité à surmonter les obstacles en font un personnage emblématique, dont l'influence se fait sentir tout au long de l'histoire.

Ensuite, le personnage de l'auteur lui-même, en tant qu'enfant puis en tant qu'adulte, est au cœur du récit. À travers ses yeux, le lecteur découvre les souvenirs d'enfance de l'auteur en Arménie, ses émotions complexes liées à l'exil et son cheminement personnel vers l'acceptation de son identité et de son héritage culturel. L'auteur adulte, narrateur rétrospectif de l'histoire, apporte également un regard réflexif sur les événements passés, offrant ainsi une perspective mature et introspective sur son propre vécu.

Autre pilier de cette famille d'exilés, Hagop Malakian, le mari, le père, le chef du clan dont le visage est montré tout au fil du roman portant des séquelles évidentes, flagrantes, creusées par la traversée des contrées impitoyables jusqu'à l'arrivée sur des rivages plus cléments, ceux des Bouches-du-Rhône, un beau matin de 1924. Hagop, le patriarche qui s'est consumé lentement mais sûrement depuis que le bateau a levé l'ancre un matin pour prendre le large à la recherche d'un port d'attache plus humain, n'a jamais eu de cesse de consentir des sacrifices au détriment de sa santé lorsqu'il s'en allait travailler à la fabrique de sucre que son compatriote des beaux jours, Abkar, lui a trouvé dès son arrivée à Marseille et des années après, lorsqu'avec son épouse, ils ont décidé de changer de cap pour se reconvertir dans la confection des habits faits à la main pensant que cette nouvelle activité serait plus lucrative et donc, plus à même de leur permettre d'offrir un avenir plus prometteur et plus rayonnant à leur fils unique.

Des souvenirs de Verneuil l'autobiographe, alias Achod le petit narrateur, surgissent aussi deux ombres frêles mais débordantes de vie et d'affection pour lui. Ses deux tantes, Anna et Gayané, qui forment avec Araxi, sa « trinité de mères » (2). Anna, l'aînée, le cordon bleu du clan Malakian qui a apporté dans ses bagages du pays dévasté, des pots de confiture aux pétales de roses qu'elle a soigneusement préparés, des délices gastronomiques qui rappellent, non sans amertume, un peu de « là-bas ». Derrière chacun de ses cheveux grisonnants, tante Anna cache une parcelle d'histoire, une histoire individuelle et commune. Si son histoire commune est intimement liée à celle de sa petite famille et aux clichés tumultueux de mémoire de son peuple méprisé et écrasé sous les armes, l'histoire personnelle de tante Anna prend des allures d'un long fleuve tranquille sans remous ni grands vents, sans mari ni enfant. Du haut de ses cinquante années révolues, Anna semble immunisée contre les effets du célibat involontaire, elle qui n'a

jamais choisi de vivre seule mais à qui la vie n'a pas apporté de présent sur le plan matrimonial. A travers ses mots d'écrivain languissant, Verneuil évoque sa tante Anna comme un puits de tendresse inépuisable. Une autre mère qui, bien qu'elle n'ait jamais

enfanté de toute sa vie, a contribué à enrichir le compte du petit Achod au sein de la

« banque » de l'amour familial, en lui préparant notamment les délicieuses « Paklawas » au doux parfum de cannelle, qui sentaient bon l'Arménie natale.

Soucieux d'être impartial envers sa trinité de mères, Verneuil, sous les traits et avec les mots d'Achod, réserve dans son récit une part belle à son autre tante adorée, Gayané, la plus jeune d'entre les trois sœurs. Celle qui a sacrifié, la mort dans l'âme, son amour pour le docteur Papazian pour suivre le clan Malakian dans sa quête d'une terre nouvelle, loin des matins sanglants et larmoyants de la patrie séquestrée. Pour la tante Gayané, le docteur Papazian était la petite brise d'espoir susceptible de l'arracher à sa vie de célibataire et de lui éviter d'avoir un sort peu reluisant et semblable à celui de sa sœur Anna. Il représentait le modèle de la réussite sociale dans le village d'origine des Malakian, il était certes le médecin du patelin mais semblait sortir tout droit d'une romance hollywoodienne, ressemblant à se confondre à Rodolfo Valentino dans ses plus beaux jours, et incarnant l'époux idéal pour les filles du village.

Dans le récit, chaque personnage apporte sa propre contribution à l'histoire familiale, que ce soit à travers ses relations avec les autres membres de la famille, ses aspirations personnelles ou son engagement politique. Ces personnages secondaires enrichissent le récit en offrant une diversité de points de vue et en mettant en lumière les différentes dynamiques familiales qui traversent l'histoire.

Il y a aussi les personnages rencontrés tout au long du récit, qu'il s'agisse de voisins, d'amis ou d'adversaires, contribuent également à la richesse du monde décrit par Verneuil. Leurs interactions avec les membres de la famille de l'auteur révèlent les nuances de la société dans laquelle ils évoluent, ainsi que les défis auxquels ils sont confrontés en tant qu'immigrants dans un pays étranger. Les personnages dans l'œuvre "Mayrig" d'Henri Verneuil sont bien plus que de simples protagonistes : ce sont des êtres vivants, complexes et multidimensionnels, qui captivent par leur humanité et leur profondeur. À travers leurs histoires individuelles et leurs relations familiales, Verneuil offre un tableau vivant de l'expérience humaine, tout en explorant des thèmes universels tels que l'amour, la perte, l'identité et la résilience.

L'axe spatio-temporel dans l'œuvre de Verneuil

L'axe spatio-temporel dans le roman "Mayrig" d'Henri Verneuil est un élément central qui structure l'histoire et contribue à la richesse narrative de l'œuvre. À travers cet axe, Verneuil nous emmène dans un voyage à travers le temps et l'espace, de l'Arménie à la France, en passant par diverses époques et événements historiques. Tout d'abord, sur le plan spatial, le roman débute en Arménie, terre natale de la famille de l'auteur. Verneuil décrit avec une grande précision les paysages, les traditions et la culture de son pays d'origine, nous plongeant ainsi dans l'atmosphère enchantée de l'Arménie rurale du début du XXe siècle. Les villages pittoresques, les coutumes ancestrales et les liens communautaires sont autant d'éléments qui enrichissent le récit et donnent vie à cette période révolue.

Ensuite, le roman nous transporte en France, où la famille de Verneuil trouve refuge après avoir fui les persécutions en Arménie. Verneuil décrit avec justesse les défis rencontrés par sa famille pour s'intégrer dans leur nouveau pays d'accueil, ainsi que les différences culturelles qui marquent leur adaptation à la société française. L'adresse emblématique "588 rue Paradis" devient le symbole de leur nouvelle vie à Marseille, où

se mêlent espoirs, luttes et réussites dans un contexte marqué par les bouleversements politiques et sociaux de l'époque. Sur le plan temporel, le roman couvre plusieurs décennies, de la fin du XIXe siècle jusqu'aux années 1980. Verneuil nous offre ainsi un panorama complet de l'histoire de sa famille, depuis les premiers souvenirs d'enfance en Arménie jusqu'aux réflexions nostalgiques de l'auteur adulte sur son passé. Cette temporalité étendue permet de saisir l'évolution des personnages, les bouleversements historiques qui ont façonné leur destinée, ainsi que les héritages culturels transmis de génération en génération.

En somme, l'axe spatio-temporel du roman "Mayrig" est un élément essentiel qui contribue à la profondeur et à la richesse du récit. En voyageant à travers les paysages et les époques, de l'Arménie à la France, de la jeunesse à l'âge adulte, Verneuil nous offre une vision panoramique de l'histoire de sa famille et de son héritage culturel, tout en explorant des thèmes universels tels que l'exil, l'identité et la transmission.

Marseille, l'autre Arménie de Verneuil

Dans le roman de Verneuil, les décors jouent un rôle essentiel en tant que toile de fond pour l'histoire de la famille de l'auteur. Verneuil décrit avec minutie et poésie les différents environnements dans lesquels évoluent les personnages, offrant ainsi un saut immersif dans leur quotidien et leur vécu. L'un des décors les plus marquants est celui de l'Arménie, terre natale de la famille de Verneuil. À travers ses descriptions riches en détails, Verneuil nous transporte dans les villages pittoresques, les vastes étendues de montagnes et les ruelles animées, recréant ainsi l'atmosphère enchanteuse de l'Arménie rustique du début du XXe siècle. Les coutumes ancestrales, les fêtes traditionnelles et les rites religieux sont autant d'éléments qui enrichissent ce décor et donnent vie à cette période révolue. En contrastant avec l'exotisme de l'Arménie, Verneuil dépeint également les décors urbains de la France, où la famille de Verneuil trouve refuge après avoir fui les persécutions en Arménie. Marseille, et en particulier l'adresse allégorique de la rue Paradis, devient le symbole de leur nouvelle vie en France. Verneuil décrit avec justesse les quartiers populaires, les marchés animés et les ruelles étroites de Marseille, offrant ainsi un tableau vivant de la vie quotidienne dans cette ville cosmopolite et dynamique.

Servant de décor multicolore à sa valse autobiographique, le Marseille du début des années 1920, tel que décrit par Verneuil, est encore un tout petit peu l'Orient, avec ses tramways, sa foule grouillante et colorée, ses marchands ambulants et ses voitures à chevaux. L'ambiance ressemble, à s'y méprendre, à celle qui règne dans les rues bouillonnantes du Caire, bercé en cette deuxième décennie du vingtième siècle par les chants patriotiques enflammés de Sayed Darwich et les discours indépendantistes et tonitruants du leader Saad Zaghloul. Verneuil dépeint le port de Marseille, premier contact avec cette France symbolisant la nouvelle terre d'accueil, comme un endroit où prend fin la cacophonie des machines du bateau de fortune qui, tant bien que mal, a relevé le défi de transporter les Malakian parmi un flot immense d'immigrés vers ce pays censé leur faire oublier les déchirements du passé. Ce premier effleurement avec la terre de France est également le premier avec une langue qui, jusqu'ici, était complètement

étrangère au petit Achod, la langue de Voltaire dont le premier mot à s'être gravé dans la mémoire du chérubin est APATRIDE (3), un mot incrusté dans le fond du tampon du policier des frontières qui a avalisé l'entrée du clan des exilés dans la patrie des droits de l'Homme.

Autre contact des plus marquants à Marseille est celui avec lequel les Malakian avaient rendez-vous au 109 de la rue Paradis. Le petit meublé au balcon en fer forgé qui fera désormais office de logis aux cinq membres de famille, un gîte que le clan arménien a pu s'offrir grâce à une des pièces d'or soigneusement cachées et apportées par Mayrig, échangée contre des francs par le père, Hagop. Dans sa quête de l'hospitalité française, et plus particulièrement marseillaise, l'espoir nourri par le clan des Arméniens s'est soldé par une désillusion, qui a pris la forme d'une attitude manifestement et ostensiblement xénophobe. Celle que leur ont témoigné les « gens d'à côté », les voisins du pallier, pour qui les nouveaux venus sont persona non grata. La chaleur au sens propre comme au sens figuré, les Malakian se sont résignés à aller la chercher ailleurs qu'auprès de ces voisins ostentatoirement hostiles à l'Autre. Finalement, elle n'était pas très loin et il fallait pour les nouveaux marseillais d'adoption qu'étaient désormais les Malakian d'aller la retrouver un peu plus loin qu'au numéro 109 de la rue Paradis. Elle était là, chez le boulanger du quartier qui, en offrant au clan arménien un peu de la chaleur de son four pour faire cuire leur plat de pommes de terre au bœuf, ne savait pas qu'il leur avait offert également en « bonus » un large sourire sans rien attendre en retour. C'était peut-être le premier sourire sincère auquel ces désemparés avaient droit depuis que leurs pieds ont foulé le sol de la patrie d'Anatole France.

L'intégration au goût de nostalgie ou le nouvel enracinement des déracinés

Dans le récit de Verneuil, les thèmes de la nostalgie et du déracinement occupent une place centrale, témoignant de l'expérience douloureuse de l'exil et de la recherche d'identité vécue par la famille de l'auteur. Verneuil explore ces thèmes avec une profonde sensibilité, offrant ainsi une réflexion poignante sur les conséquences psychologiques et émotionnelles de la perte des racines et de la quête d'appartenance. La nostalgie est omniprésente tout au long du récit, imprégnant les souvenirs de l'auteur et de sa famille d'une profonde mélancolie. À travers ses descriptions évocatrices, Verneuil se remémore avec tendresse les moments heureux de l'enfance en Arménie, les coutumes familiales et les liens communautaires qui les reliaient à leur terre natale. Cette nostalgie est amplifiée par le contraste avec la réalité de l'exil et de l'adaptation à un nouveau pays, où la famille de l'auteur est confrontée à des défis économiques, sociaux et culturels.

Le déracinement, quant à lui, est ressenti de manière plus aiguë par les personnages, qui se trouvent déchirés entre leur attachement au passé et leur désir d'intégration dans leur nouveau pays d'accueil. Verneuil retrace avec justesse les sentiments de perte, d'isolement et de désorientation ressentis par la famille de l'auteur, confrontée à la rupture avec ses racines et à la nécessité de reconstruire une nouvelle identité dans un environnement étranger. Ce déracinement est symbolisé par le thème récurrent de la maison, lieu de mémoire et de refuge, qui devient le symbole de l'attachement à la terre et de la quête de stabilité dans un monde en mouvement.

Cependant, malgré la douleur de l'exil et du déracinement, Verneuil offre également des moments de réconfort et d'espoir à ses personnages. La famille de l'auteur trouve de la consolation dans ses liens familiaux, dans le soutien mutuel et dans la transmission de ses traditions et de son héritage culturel. La détermination des personnages à surmonter les obstacles renforcent le message d'espoir et de persévérance

qui sous-tend le récit, soulignant ainsi la capacité de l'être humain à trouver du sens et du bonheur même dans les situations les plus difficiles.

Au fil du temps qui passe, les Malakian ont appris tant bien que mal à s'adapter à leur terre d'accueil et aux comportements désobligeants et ségrégationnistes des uns, et affables et généreux des autres. L'emploi éreintant mais nécessaire que le père Hagop avait pu dénicher dans une usine de sucre grâce à Abkar, un autre exilé d'Arménie, avait permis à la famille d'avoir une ressource financière qui a plus ou moins facilité l'accès à un certain niveau de vie qui n'était pas certes aligné sur celui des Marseillais de souche mais qui donnait la possibilité au chef du clan familial de subvenir, autant que faire se peut, aux exigences alimentaires des siens et aux dépenses scolaires du chérubin qui fréquentait désormais les bancs de l'école et pour lequel la famille avait déjà beaucoup de projets qui lui permettrait à lui et, par extension, à eux de prétendre à une vie meilleure et confortable.

Concrétisant l'idée selon laquelle ce sont les petits ruisseaux qui font les grandes rivières, Araxi, la Mayrig arménienne, nourrissait l'intime conviction qu'il fallait pour elle apporter une pierre à l'édifice que son époux voulait bâtir. Recelant des talents cachés de couturière, Mayrig accomplissait des activités de couture et de broderie pour un magasin de prêt-à-porter situé à quelques encablures de sa demeure familiale. Au fil des années, cette profession fatigante pour laquelle elle s'est associée à ses deux sœurs lui a permis d'épargner une somme qui, sous l'effet boule de neige, est devenue un capital non négligeable. Le montant des années de labeur du pluriel de mères(4) du petit Achod donna l'occasion aux exilés de devenir enfin des propriétaires de leur propre commerce, et quoi de mieux qu'un commerce de textile car le savoir-faire permettant à cette nouvelle source de vie de réussir était bien là, dans les mains et les doigts d'Araxi, d'Anna et de Gayané.

Désormais, le rêve parental tendrement nourri à travers les décennies pouvait se concrétiser. La famille pouvait offrir à son Achod adoré la possibilité d'accéder à une grande école et à devenir ingénieur. « Ingénieur », un mot qu'Hagop n'a jamais cessé de prononcer, parfois par superstition typiquement orientale, à travers une voix intérieure de peur qu'il ne puisse pas un jour devenir une réalité. Le rêve devient réalité, et le petit gamin qui n'avait que quatre ans le jour où la Provence avait accueilli ses parents est devenu un jeune homme imposant physiquement et intellectuellement. Cependant, l'ingénieur naval qu'il est devenu entretient au fin fond de sa personne une autre ambition aux antipodes de sa formation technique, celle du septième art qui ne l'a jamais quitté et qui s'est aiguisé avec le temps dans les salles obscures de cinéma qui faisaient défiler devant le regard ébahi et subjugué d'Achod les exploits de Robin des Bois sous les traits d'Errol Flynn et les intrigues policières du détective Phillip Marlowe campé par Humphrey Bogart.

La satisfaction parentale était assouvie par l'accomplissement des études d'ingénieur, et pour l'homme qu'était devenu Achod, le temps est venu pour réaliser enfin une ambition qu'il ne peut plus négliger ni ignorer. La fin des années quarante et le début des années cinquante allaient être marquées par l'apparition d'un nouveau nom dans le paysage cinématographique français, un nom qui savait déjà que sa destinée n'était pas sur les chantiers navals de Saint-Nazaire mais plutôt sur les plateaux de Saint-Cloud, avec comme principal outil de travail une caméra. Achod Malakian, le petit arménien débarqué un matin sur le port de Marseille pour fuir la mort et la barbarie se

métamorphose en réalisateur adulé et reconnu comme « le plus américain des cinéastes français ». Son nouveau nom : Henri Verneuil.

Mayrig, du récit écrit aux écrans de cinéma

L'adaptation cinématographique du roman de Verneuil constitue un exemple fascinant de transposition d'une œuvre littéraire à l'écran, tout en conservant l'essence et la sensibilité du récit original. Cette analyse approfondie examinera les principaux aspects de cette adaptation, notamment la fidélité au texte source, les choix de mise en scène et d'interprétation, ainsi que l'impact culturel et émotionnel de l'œuvre cinématographique. Tout d'abord, en ce qui concerne la fidélité au texte source, l'adaptation cinématographique de "Mayrig" par Henri Verneuil reste relativement proche du roman autobiographique d'origine. Les principaux événements et personnages du livre sont préservés dans le film, offrant ainsi une continuité narrative et une cohérence avec l'œuvre littéraire. Cependant, des ajustements sont souvent nécessaires pour adapter le récit au format cinématographique, notamment en termes de rythme, de structure narrative et de développement des personnages. En ce qui concerne les choix de mise en scène et d'interprétation, Verneuil opte pour une approche visuelle et émotionnelle qui renforce l'impact du récit autobiographique. Les paysages, les décors et les costumes sont soigneusement choisis pour recréer l'atmosphère de l'Arménie et de la France des années 1920 et 1930. De plus, les acteurs, notamment Claudia Cardinale dans le rôle de la mère, apportent une profondeur émotionnelle supplémentaire aux personnages, rendant leur histoire encore plus palpable pour le spectateur. L'impact culturel et émotionnel de l'œuvre cinématographique "Mayrig" est également significatif, tant pour la communauté arménienne que pour le public en général. En mettant en lumière l'histoire et la culture arméniennes, le film contribue à sensibiliser le grand public à la question du génocide arménien et à l'expérience de l'exil vécue par de nombreuses familles arméniennes. De plus, en explorant des thèmes universels tels que la famille, l'identité et la persévérance, le film résonne avec un large éventail de spectateurs, offrant ainsi une réflexion profonde sur la condition humaine.

Dernier d'une filmographie exhaustive et prolifique, Mayrig et sa suite intitulée

« 588, rue Paradis » représentent une apothéose pour le cinéaste Henri Verneuil. Sollicité par les lecteurs de son autobiographie à l'adapter à l'écran, Verneuil s'est enfin décidé à monter son ultime projet de cinéma qui sera finalement une sorte de testament pour son public. Sorti sur les écrans en 1991, le film éponyme Mayrig s'est voulu comme une plus profonde affirmation identitaire du cinéaste qui voulait partager, dans la mesure du possible, son aventure d'exilé qui a fini par réussir sa vie et devenir l'un des réalisateurs les plus connus et les plus primés de l'histoire du cinéma français.

"588 rue Paradis", sorti en 1992, est la suite de "Mayrig" et poursuit le récit de la famille de Verneuil en France. Le titre fait référence à l'adresse où a grandi l'auteur à Marseille, symbole de son attachement à ses racines et à son héritage familial. Dans ce deuxième volet, Verneuil explore les défis de l'intégration dans une société française en mutation, ainsi que les tensions intergénérationnelles au sein de la famille. Le film aborde également la question de l'engagement politique, notamment à travers le personnage du père de Verneuil, qui milite pour la cause arménienne. Tout en conservant la même sensibilité et la même profondeur que "Mayrig", "588 rue Paradis" offre une réflexion plus large sur les enjeux de l'identité et de la transmission culturelle.

Le long métrage permet de mettre des visages sur des noms avec lesquels les lecteurs s'étaient déjà familiarisés depuis l'édition du roman en 1985. Pour camper les personnages principaux de son film, Verneuil avait misé sur des acteurs et actrices qui

entretiennent des liens ombilicaux avec l'Orient et ses spécificités tant physiques que spirituelles. Le rôle-phare de la mère devait échoir à celle qu'on qualifie de « la plus tunisienne des actrices françaises », Claudia Cardinale qui parviendra à convaincre par la symbiose totale qu'elle entretenait avec le personnage d'Araxi Bouloukian, la mère-courage qui défia le temps et ses aléas pour accompagner son enfant et sa famille sur le long et périlleux sentier de l'exil forcé.

Avec son teint méditerranéen et ses traits particuliers, Claudia Cardinale a porté avec brio le rôle de la mère attendrie qui porte en elle les séquelles du passé de tout un peuple. De scènes en séquences complètes et jusqu'au clap de fin, Cardinale n'a jamais lésiné sur les moyens langagiers et corporels pour pouvoir transmettre fidèlement le message que l'auteur Verneuil s'est attaché à porter à travers son récit autobiographique.

Le personnage de la mère incarne la force tranquille d'une femme confrontée aux défis de l'exil et de l'adaptation dans un nouveau pays. Bien que son nom ne soit pas spécifiquement mentionné dans le film, elle représente l'archétype de la mère dévouée et aimante, qui sacrifie tout pour le bien-être de sa famille. Verneuil dépeint le personnage d'Araxi, la mère comme le cœur et l'âme de la famille arménienne en exil, offrant un soutien inconditionnel à son mari Hagop et à son enfant. Son personnage est empreint de douceur et de compassion, mais aussi d'une force intérieure remarquable qui lui permet de surmonter les épreuves avec dignité et ténacité. Malgré les difficultés rencontrées dans leur nouvel environnement en France, la mère reste un pilier de stabilité pour sa famille, apportant réconfort et espoir dans les moments les plus sombres. Son amour inconditionnel et son dévouement sans faille sont les piliers sur lesquels la famille trouve la capacité de surmonter les défis et de s'épanouir dans leur nouvelle vie.

Par ailleurs, "Mayrig" symbolise plus largement la figure maternelle universelle, symbole de tendresse, de protection et de sacrifice. Son rôle dans le film est essentiel pour tisser les liens familiaux et transmettre les valeurs traditionnelles de la culture arménienne à son enfant, même dans un contexte d'exil et de changement. Il s'agit en fait d'une représentation émouvante de la vigueur et de l'endurance des femmes face à l'adversité. Son amour inébranlable et sa détermination à protéger sa famille en font un personnage inoubliable, dont l'héritage continue de résonner avec le public bien au-delà des frontières du cinéma.

Quant au personnage d'Hagop il incarne la figure paternelle au sein de la famille arménienne en exil. Hagop est un homme de principes et de valeurs, profondément attaché à ses racines et à sa culture arménienne. Malgré les défis de l'exil et les épreuves rencontrées en France, il reste un pilier de force pour sa famille, offrant amour, soutien et guidance à ses proches. Hagop est présenté comme un homme fier, mais également pragmatique, qui lutte pour préserver son identité culturelle tout en s'adaptant à un nouvel environnement. Sa relation avec son fils est au cœur du récit, reflétant les tensions générationnelles et les dilemmes identitaires auxquels sont confrontées de nombreuses familles immigrées.

Le personnage d'Hagop incarne la combativité et la dignité face à l'adversité. Sa capacité à surmonter les obstacles tout en restant fidèle à ses valeurs et à sa famille fait de

lui un personnage profondément inspirant. Sa présence à l'écran est empreinte de gravité et de tendresse, capturant la complexité des émotions humaines dans un contexte de déportation et de quête d'identité. À travers le personnage d'Hagop, Henri Verneuil offre un hommage touchant aux expériences des immigrants arméniens et à leur lutte pour

préserver leur héritage culturel dans un monde en mutation. Hagop devient ainsi bien plus qu'un simple personnage de fiction ; il représente l'image de tout un peuple, incarnant l'espoir et l'obstination face à l'adversité.

Dans les deux films, le rôle d'Hagop est campé par l'acteur égyptien Omar Sharif qui démontre, une fois de plus, sa remarquable capacité à donner vie à des personnages complexes et multidimensionnels. Sa présence à l'écran est magnétique, captivant l'attention du public et le transportant dans les tourments et les triomphes de ses personnages. Son talent d'acteur transcende les frontières linguistiques et culturelles, créant des performances intemporelles qui continuent de résonner avec le public à travers les générations.

Concernant le personnage de l'enfant, Verneuil a préféré substituer son véritable prénom dans le roman par celui d'Azad dans le film. Il est interprété avec éclat par le jeune acteur Nino Kirtadzé. Azad, le fils unique d'Hagop et de la mère Araxi alias Mayrig, est un personnage central qui incarne l'innocence et la curiosité de l'enfance, tout en étant témoin des défis et des bouleversements de l'exil. Azad représente la nouvelle génération, élevée en France, mais toujours imprégnée de l'héritage culturel et des traditions de sa famille arménienne. Son nom même, qui signifie "libre" en arménien, reflète l'esprit indomptable et la soif de liberté qui caractérisent son personnage. Tout au long du film, Azad est le témoin silencieux des luttes et des triomphes de sa famille, absorbant les enseignements de ses aînés tout en naviguant avec innocence dans son propre monde d'enfant. Son regard curieux et son esprit vif apportent une touche de légèreté et d'espoir au récit, contrastant avec les défis plus graves auxquels la famille est confrontée. Le personnage d'Azad représente l'avenir et l'espoir pour sa famille, incarnant la promesse d'une nouvelle génération qui perpétue les traditions tout en embrassant les opportunités offertes par leur nouvelle vie en France. Son innocence et sa vitalité sont un rappel constant de la ténacité de l'esprit humain et de la capacité de l'innocence à surmonter les épreuves de la vie.

Le personnage d'Azad à l'âge adulte est, quant à lui, joué par l'acteur français Richard Berry qui, bien que son rôle ne soit pas aussi emblématique que celui d'Omar Sharif dans ces deux films, marque par sa présence à l'écran toute l'atmosphère du film et apporte une profondeur et une authenticité supplémentaires à ce récit poignant.

Dans "Mayrig", Richard Berry incarne le personnage du fils unique qui n'apparaît dans la première partie du film qu'à travers sa voix, dans la mesure où il joue uniquement le rôle du narrateur, l'enfant qui raconte. Son interprétation sensible et nuancée donne vie à un personnage complexe, déchiré entre ses racines culturelles arméniennes et son désir d'intégration dans la société française. Berry apporte une profondeur émotionnelle à son personnage, explorant les tensions familiales et les dilemmes identitaires avec subtilité et conviction.

Quant à "588 rue Paradis", Berry joue le rôle d'Azad de manière complète, en apparaissant physiquement à l'écran. Azad, qui a changé de nom pour devenir Pierre Zakar (5), est désormais un incontournable metteur en scène de théâtre, Verneuil ayant

préférée dans son film apporter certains changements au niveau du nom de son personnage ainsi que de la branche artistique dans laquelle il évolue.

Bien que le rôle de Richard Berry dans "Mayrig" et "588 rue Paradis" ne soient pas le plus remarquable de sa carrière, son talent d'acteur apporte une contribution

significative à ce film emblématique. Sa capacité à incarner des personnages complexes et à communiquer des émotions authentiques enrichit l'expérience cinématographique pour le public, ajoutant une couche supplémentaire de profondeur et de réalisme aux récits poignants de l'exil et de la quête de l'identité.

En somme, voici comment le processus d'adaptation du roman en produit cinématographique a pu se dérouler (6) :

Choix du Matériel Source : Le choix d'un récit autobiographique a souvent un impact émotionnel plus fort, car il est basé sur des expériences vécues.

Scénarisation : Pour adapter un récit autobiographique au cinéma, il faut généralement condenser et organiser les événements pour les adapter au format cinématographique. Cela peut impliquer de faire des choix quant à quelles parties de l'histoire inclure et quelles parties omettre. Verneuil a dû décider quels moments de sa vie et de celle de sa famille seraient les plus pertinents et émotionnellement puissants pour le public.

Sélection des Acteurs : Le casting est essentiel pour donner vie aux personnages. Dans "Mayrig", Claudia Cardinale a été choisie pour jouer le rôle de la mère de Verneuil, et d'autres acteurs ont été sélectionnés pour interpréter les membres de la famille et d'autres personnages clés. Le choix des acteurs peut influencer la manière dont les spectateurs perçoivent les personnages et l'histoire.

Direction Artistique et Reconstitution Historique : Recréer l'époque et les lieux décrits dans le récit autobiographique est essentiel pour donner au film une atmosphère authentique. "Mayrig" se déroule en grande partie dans les années 1920 et 1930 à Marseille, en France, et dans la région de l'Arménie. La direction artistique, la création de costumes et les décors doivent être soignés pour refléter correctement ces environnements.

Narration Cinématographique : Le cinéma permet d'utiliser des éléments visuels et sonores pour raconter une histoire. La réalisation de Verneuil a dû choisir comment présenter visuellement et narrativement les événements de l'histoire, en utilisant des plans, des dialogues, de la musique, etc., pour créer une expérience cinématographique immersive.

Réception et Impact : Une fois le film terminé, il est soumis à l'appréciation du public et des critiques. Dans le cas de "Mayrig", le film a été salué pour son traitement émotionnel de l'histoire de l'immigration arménienne en France, et il a touché de nombreux spectateurs par sa sincérité et sa représentation authentique de la vie familiale.

Conclusion

Combinaison réussie entre l'unique texte littéraire et l'ultime œuvre cinématographique d'un cinéaste prolifique, "Mayrig" est un exemple de la façon dont un réalisateur peut prendre un récit autobiographique, le réinterpréter sous forme de film et créer une œuvre cinématographique émouvante qui célèbre l'héritage culturel et familial. Au-delà de son aspect autobiographique, "Mayrig" est également une œuvre universelle qui aborde des thématiques intemporelles telles que l'importance des racines, le poids de l'Histoire sur les destinées individuelles, et la quête d'identité dans un monde en perpétuelle mutation.

Marquant son dernier passage derrière la caméra en tant que réalisateur, le double long métrage testamentaire de Verneuil se veut comme un hommage sincère et pudique à sa famille mais plus particulièrement à sa mère. Au-delà de l'aspect mélodramatique appuyé et de la profusion de bons sentiments qui jouent indéniablement en faveur des deux films, la valeur du témoignage de Verneuil est indiscutable, faisant de ce film une saga qui s'impose comme l'œuvre la plus personnelle du cinéaste.

Notes

- (1) Véritable prénom d'Henri Verneuil qui s'appelle en réalité Achod Malakian.
- (2) Qualificatif fréquemment utilisé par l'auteur tout au long de son récit
- (3) H. Verneuil, *Mayrig*, Paris, éditions Robert Laffont, 1985, p. 18.
- (4) Expression récurrente de l'auteur dans son récit
- (5) Suivant naturellement le même procédé qu'Henri Verneuil dans la vraie vie qui, pour entrer dans le monde du cinéma, abandonna sa véritable identité, celle d'Achod Malakian, pour devenir Henri Verneuil
- (6) Selon le témoignage de Verneuil lui-même lors de l'émission « *Mardi cinéma* » de Pierre Tchernia en 1990.

Bibliographie

- Aboud, Fatima. "Mayrig : Le film de Verneuil entre nostalgie et mémoire". In *Revue des études francophones*, vol. 23, no. 1, 2015, 67-82.
 - Déléani, Florence. "De l'autobiographie à la fiction : Mayrig de Henri Verneuil". In *CinémAction*, no. 95, 2000, 136-141.
 - Kalifa, Dominique. "L'identité arménienne dans l'œuvre de Henri Verneuil : de Mayrig à 588 rue Paradis". In *Littératures françaises du XXe siècle et identité*, 45-58. Paris : Presses universitaires de France, 2005.
1. - Verneuil, Henri. *Mayrig*, Paris, éditions Robert Laffont, 1985, 278 pages.